

Appartenance

Texte initié et terminé par **Josiane Klassen**

Page 2 première partie écrite par : **Josiane Klassen**

Page 4deuxième partie écrite par : **Danielle Lafrance**

Page 5troisième partie écrite par : **Monique Pellerin**

Page 7.....quatrième partie écrite par : **Gisèle Bradley**

Page 9 cinquième partie écrite par : **Josiane Klassen**

Course à relais virtuelle, débutée le 16 06 03 et terminée le 16 08 29

L'équipe : les Scapades littéraires

Coordonnées de Josiane Klassen : Klassjoss@yahoo.ca 613 -235 -0506

Dans le cadre de la IIIe course à relais des
Collectifs d'écriture de récits virtuels de l'Outaouais (CERVO)

Première partie écrite par : Josiane Klassen

J'ouvre la porte doucement pour ne pas qu'on m'entende. Je sais bien qu'il n'y a personne, que je ne dérangerai personne. J'entre chez moi comme dans une maison abandonnée. Je ne veux pas qu'on sache que je suis là, chez moi. « Chez moi » résonne comme une chose étrange, inconnue. Je ne suis pas partie en voyage pourtant ; je suis restée là, sans bouger, à la maison. “Home, sweet home” disent les Anglais. Je ne ressens rien de cela ; c'est plutôt le poème de Prévert qui danse dans ma tête :

Dans ma maison vous viendrez

D'ailleurs ce n'est pas ma maison

Je ne sais pas à qui elle est...

Les mots de Prévert disent ce que je ressens, ce que je vis, en ce moment. Certes, des gens sont venus chez moi, mais sans m'y trouver. J'y étais pourtant, étrangère à moi-même, étrangère à ce qui m'entourait, comme en ce moment devant la porte de ma maison qui n'est pas ma maison.

De faibles rayons de soleil franchissent avec moi le seuil de la porte pour aller se fondre dans l'obscurité du vestibule. « Il doit bien y avoir un interrupteur quelque part », me dis-je en levant la main exactement à la bonne place, là où le commutateur rêve de sortir de l'ombre. Mon corps semble connaître ce que je ne sais pas. Cela ébranle ma conscience engourdie, mais je ne le réalise pas, car une odeur du passé me saisit aussitôt.

L'arôme vient de la cuisine. Soudain, plus de doute, j'ai dix ans et je cours jusqu'au fond du couloir ; sans hésiter, je tourne à droite, le cœur joyeux, les yeux brillants. Devant le poêle, ma mère, vêtue de sa robe de coton bleu à fleurs roses, prépare son fameux bœuf aux légumes. Ça sent l'enfance ; ça sent le bonheur de rentrer à la maison après l'école. Je m'assieds à table, ferme les yeux et anticipe la venue de ma mère cuillère de bois à la main, désireuse de me faire goûter à sa spécialité culinaire. J'attends, bouche ouverte.

Le temps s'étire. Ma gorge se serre. Mon cœur a mal. J'ouvre les yeux. Il n'y a que moi dans la cuisine. J'ai trente ans ; ma mère est morte depuis vingt ans. Le choc est puissant.

Mon regard se voile ; ce sont des larmes. J'essaie d'arrêter le flot. En vain. Je pleure ce que je n'ai pas pleuré depuis le temps du deuil.

J'habite dans cette maison, achetée dix ans plus tôt, après une décennie d'errance, passant de lieu en lieu sans jamais vivre le sentiment d'appartenance d'antan. Le cherchant sans le chercher ; le rejetant quand on l'offrait, fermant les yeux sur la réalité, sur ma souffrance. Tant de temps s'est retourné sur lui-même dans la sécheresse de mon cœur cadennassé. Pour la première fois depuis vingt ans, je vois ce que je refusais de voir. Je vois ce qui m'entoure. Je vois les meubles, les objets et je vois l'immensité de l'absence. Ça fait mal.

Les larmes, comme une rivière dont le courant emporte les scories, ont frayé un chemin. Mon cœur s'ouvre douloureusement, mais il s'ouvre. Mon corps s'éveille aussi. Un courant d'air frais frôle mes jambes et soulève mes cheveux. La porte d'entrée est restée ouverte. Comme pour accompagner les remous de mon âme, le temps s'est chargé de nuages, de pluie et de vent. Je ne résiste pas aux rafales chargées de pluie. Debout dans l'embrasure de la porte, je laisse la nature communier avec mes sentiments retrouvés.

J'ai dormi. J'ai dormi des heures et des heures dans ce lit où tant de rêves tourmentés m'ont assailli. J'ouvre les yeux et je me souviens. Je suis dans un nouveau monde. Sortant lui aussi de son lit de brume, le soleil tente en vain de me faire un clin d'œil par la fenêtre. Je n'y tiens pas. C'est trop tôt pour la joie. Le temps gris me convient mieux en ce moment.

Ma chambre a des allures d'enfance. La tapisserie bleu et rose ressemble aux robes que ma mère portait. Même les bibelots et les livres sur les étagères sont ceux qu'elle aimait. Pieds nus, je me lève et, le pas hésitant, je passe de chambre en chambre, de pièce en pièce. Ma mère est partout. Sans m'en rendre compte, je me suis entourée de ce qu'elle était, de ce qu'elle aimait.

Dans ce que j'appelle mon atelier, la machine à coudre attend de rassembler les bouts de tissus épars autour d'elle. Jamais je n'ai aimé la couture. Sur une table, un grand nombre de patrons dispersés témoignent de mes efforts à me glisser dans un rôle qui n'est pas le mien, celui de ma mère qui confectionnait mes vêtements en chantant.

Dans un coin, des objets attirent mon attention : des pinceaux aux soies durcies par le manque de soin, une toile où des formes colorées attendent mon regard et, juste à côté, une plume à demi-cachée sous un bloc de papiers blancs presque vierges. Sur la feuille du dessus, quelques mots se dessinent : qui suis-je, qui suis-je ?

Qui suis-je ? Après vingt ans d'absence à moi-même, qui suis-je ? Où puis-je me trouver ? Par où commencer ? La vie et le monde me semblent vides ; je n'y vois pas les traces de ma présence et pourtant il me faut bouger.

Où mettre mes premiers pas ?

Deuxième partie écrite par : Danielle Lafrance

Mes premiers pas. J'hésite, je retiens mon souffle. Vertige. Loin de moi-même depuis si longtemps, j'ai peur de m'égarer encore plus. En moi et autour de moi enfle la voile du présent amarré au passé arrimé au futur. Pourrais-je renouer avec « qui je suis » à force d'arpenter à l'aveugle, un pas à la fois, l'entrelacs nébuleux, le tissu imprécis de ce « qui je suis » décliné à tous les temps ?

Pieds nus sur les lattes de bois, j'observe les coulisses de soleil sur le vieux chêne verni, le cœur battant. Cette maison me connaîtrait-elle mieux que je ne me connais moi-même ? Les pulsations de mon cœur ressemblent au clapotis de l'eau sur les flancs d'une chaloupe. Je dérive, je suis emportée malgré moi par ce ballotement intérieur.

Dehors, j'imagine plus que je ne vois la journée qui se déplie et se déploie, ronde et lisse, bercée par la brise. Ici, maintenant, pianoté sur le clavier indistinct de ma mémoire, plane un air d'Éric Satie, nostalgique et langoureux. Médusée, je suis à l'affût du moindre signe comme une araignée suspendue au moindre frémissement de sa toile. Dans cette maison qui n'est pas ma maison, je cherche le fil ténu qui me relie, qui doit me ramener à « qui je suis ». Lignes de fuite.

L'année de mes 7 ans. Dans la classe, un vendredi après-midi. Tout le monde bricole une carte pour la fête des Pères. J'ai un peu mal à la tête, et puis j'ai mal au cœur. Dans la cour de récréation tout à l'heure, les camarades se lançaient le ballon. J'ai tendu les bras vers le ballon, mais ils l'ont gardé pour eux. Ils m'ont plutôt lancé autre chose, un mauvais mot, une saleté de surnom, scandé de plus en plus fort : « Elle — hé — gi — ti — meuh ! Elle — hé — gi — ti — meuh ! »

– Qu'est-ce qui ne va pas, Elsa ? me demande Noémie devant toute la classe.

Elsa ne répond pas. Des coups de tambour sur ses tempes.

Née de père inconnu. Pas de nom, pas de photo. Ma mère et moi, nous vivons dans la grande maison de son père, mon grand-père. Mais depuis un an, il n'y a pas non plus de grand-père comme il n'y a pas eu de grand-mère parce qu'Elsa ne se souvient pas.

Avec le vilain mot catapulté dans la cour d'école, une question me casse la tête : comment fabriquer une carte pour une fête qui n'aura pas lieu chez moi dimanche ?

L'écho d'une question restée sans réponse depuis si longtemps. « Qui je suis » n'est plus une petite fille victime des railleries de ses camarades. Pourtant aujourd'hui, l'orpheline, c'est encore moi qui ressens la brûlure de l'absence deux fois plutôt qu'une.

L'été de mes dix ans. Les grandes vacances de la Noircœur. Ma mère n'est plus à la maison. Elle me manque. Tous les matins, je vais la voir aux soins palliatifs avec tante Clairette. Ce qu'il reste de ma mère, après moins d'un an d'attaques virulentes de la maladie. Pas de chance pour ma mère qui souffre de SLA, l'impitoyable syndrome de Lou Gehrig. Trop vite, je la vois devenir transparente, je sens qu'elle disparaît presque à vue d'œil. Au lit sans bouger, seulement ses yeux peuvent parler. On la nourrit par intraveineuse, il lui faut un respirateur. « La voir ainsi, c'est de la torture », dit tante Clairette.

Une fillette de dix ans au cœur d'un cataclysme non naturel. Elsa souffre en silence, n'a plus guère d'appétit ni d'intérêt pour les belles longues journées d'été. Elle sait que la vie ne lui donne pas le choix, qu'elle doit se préparer à perdre sa mère pour de bon. Orpheline deux fois plutôt qu'une. Des adieux déchirants, si injustes.

Dans le salon de tante Clairette, il y avait ce tableau insolite que ma mère aimait tant. « Le regard intérieur » : cette image grande ouverte m'attire comme un aimant. Surtout depuis l'absence de ma mère. Un tourbillon de formes géométriques insensées, telle une énorme fleur malmenée par la bourrasque. Au milieu de ces éclaboussures de couleurs, au fin fond de ce cyclone : l'étoile d'un cœur de pomme.

Évoquer ici, maintenant ce tableau et les émotions qu'il réveille me rappellent la toile aux pinceaux abandonnés dans l'atelier. Hier, mon regard s'y est à peine posé. Mes pieds nus sur le plancher de bois m'y ramènent. Je reste plantée là devant cette toile comme devant une fenêtre entrouverte, dans l'espoir qu'elle me dévoile quelque chose, elle et ses volutes de dentelle rose ourlée de reflets bleus.

– Pas cette blouse-là, Elsa. Toi, tu as grandi, mais pas elle !

La jolie blouse de dentelle anglaise, blanche comme de la neige fraîchement tombée, le dernier vêtement confectionné pour moi par ma mère. Évidemment que j'ai grandi. Trop vite. Tante Clairette veut que je l'accompagne au banquet mensuel des Filles d'Isabelle. J'ai douze ans et demi et je déteste les banquets plus les Filles d'Isabelle. Je déteste aussi le veto cassant de tante Clairon. À l'école, à la maison, tout le temps, Elsa fait comme le roseau de La Fontaine : elle plie. Au fond, elle est comme le chêne et aimerait tellement mieux que sa mère soit là et que tante Clairon la laisse tranquille.

Vertige. Il me semble voir miroiter sur la toile rose et bleue de l'atelier des paillettes d'ombre et de lumière comme autant de parcelles du mystère « qui je suis » à rassembler, dans un sens ou dans l'autre. Où est passé le livret d'instructions ? De quel côté penche la balance ?

Danielle Lafrance

Le 17 juillet 2016

819 893-4268

mhdanielle@yahoo.ca

Troisième partie écrite par : Monique Pellerin

Des échos sourds du passé me remontent en mémoire. Je revois le cercueil de maman qui occupe toute la salle d'exposition. Maman a une beauté engageante que je ne lui ai jamais enviée. Une beauté qu'on aurait pu dire venue du Moyen-Orient. Elle a des yeux noisette, des cheveux brun foncé, un nez aquilin et semble bronzée à l'année, même en ce moment sous l'épais maquillage de l'embaumeur. J'ai les cheveux roux frisés, le visage constellé de taches de rousseur, un nez retroussé et des yeux bleus. J'ai lu quelque part que les roux constituent 2 % de la population et les roux aux yeux bleus, 1 %. Non seulement je suis illégitime, mais en plus, je suis une anomalie avec un gène récessif. Tout pour attirer les railleries sur la petite bâtarde.

« Nous allons l'enterrer avec ce pendentif. Comme chez les Égyptiens, elle fera son dernier voyage avec ses plus belles parures » insiste tante Clairette. Les visiteurs sont partis. Je suis seule au salon funéraire avec tante Clairette. Elle continue de claironner. Je ne veux plus l'entendre me dire quoi ressentir. Maman c'était mon soleil, même malade et le corps meurtri, elle était mon solage, mes

fondations. Je demande à tante Clairette de me laisser seule avec maman pour mon ultime adieu. Je retire aussitôt le pendentif de maman et l'enfouis dans ma poche. Ce pendentif, je n'ai jamais pu le toucher. Même dans ses derniers jours, maman le portait sous sa jaquette d'hôpital.

Vingt ans plus tard, je suis dans ma chambre. Lieu de souvenance où mes pas erratiques me ramènent quand je cherche mon chemin. J'ai trente ans et deux doctorats. Ma vie s'est résumée à accumuler des connaissances, des diplômes, pour oublier la peine et la tenir le plus loin possible de mon cœur. J'ai fait le plein de choses du dehors pour ne pas reconnaître l'envahissant et douloureux vide du dedans. Je me suis protégée en devenant un bourreau de travail.

Devant le chiffonnier de maman, celui où sont rangés ses bijoux de pacotille, me revient le souvenir du pendentif. Celui que Clairette voulait tant éloigner de moi. J'avais oublié qu'il était caché ici dans le chiffonnier depuis vingt ans.

Délicatement, j'ouvre le couvercle du pendentif d'argent finement ciselé. Je regarde la photographie. C'est moi âgée de quelques mois, petite frimousse.

Mue par un élan irrationnel, je retire la photo de son écrin. Il y a en dessous une autre photo miniature. Elle est en couleur. Je vois des cheveux roux, des yeux clairs, le visage rouselé et le nez retroussé d'un beau jeune homme.

Le fil ténu de mes origines.

Je me suis endormie sur le lit, la photo sur l'oreiller. L'aube vient d'entrer dans la chambre. Elle s'est infiltrée entre les persiennes. Il faut bouger me dis-je. Dans le sentiment d'urgence qui m'anime, je marche vers mon bureau et ouvre l'ordinateur. J'avance à pas hésitants sur la toile. Puis, ces mots que j'ai toujours refusé de prononcer même tout bas sont inscrits sur le moteur de recherche : retrouver le père inconnu. Une foison de sites et de forums déboulent en cascade sur l'écran.

Sans réfléchir, sans même me relire, je compose un message que j'envoie partout.

Ça y est, le courriel est parti, je ne puis plus le retenir. Il est hors de portée.

« Je cherche mon père. Je suis une femme autonome, indépendante financièrement et je ne désire pas régler des comptes avec mon géniteur. Je suis née le 30 mars 1982. Ma mère, une belle brune au teint foncé s'appelle Thérèse

Doucet. Elle est née en 1950 à l'île du Prince Edouard et est arrivée à Hull en 1966. En 1969, elle a commencé des études à l'université d'Ottawa en linguistique et littérature. Dans ses temps libres et pour payer ses études, ma mère faisait de la couture. Elle s'adonnait aussi à la peinture. Elle est décédée en 1992. Mon père avait les cheveux roux frisés et les yeux clairs. Je n'ai qu'une photo de lui. Je m'appelle Elsa, en hommage à Elsa Triolet, une écrivaine que ma mère admirait.»

Quatrième partie écrite par : Gisèle Bradley

J'ai beau me répéter que cette démarche est insensée, une partie de moi s'y accroche comme un naufragé à son radeau de fortune. Je suis torturée par des sentiments contradictoires, l'un me poussant dans l'abîme de la culpabilité face à ma mère et l'autre dans l'exaltation de possibles retrouvailles avec mon... père. Père. Ce mot, que ma bouche n'a jamais su prononcer, glisse maintenant sur mes lèvres comme un baume réparateur. Mes mains sont suspendues au-dessus du clavier et je fixe bêtement mon écran comme si j'allais recevoir une réponse instantanée. J'éteins tout, j'ai peur.

Je passe des minutes, des heures, je ne sais plus, à ranger, à frotter, à déplacer des objets, à les replacer. Dans ce semblant de frénésie, j'échappe au temps qui passe. Il est tard, je m'arrête enfin au milieu de l'atelier, soudainement consciente du délire qui guide mes gestes. Je fuis la réalité comme je le fais depuis 20 ans, parce que l'on ne doit pas enlever sa mère à une enfant, parce que c'est cruel, parce que c'est une sentence à vie de souffrance et de tristesse et que je ne me suis pas donné le droit de l'accepter. Ai-je trouvé le remède pour guérir cette blessure en cherchant mon père ? Rien n'est moins certain.

Mon errance me mène dans ma chambre rose et bleu, les couleurs du souvenir. Pourtant, ma vie est aussi terne que la grisaille des jours de pluie. J'en ai assez, j'ai un soudain goût de jaune, de vert, de changement. Cette maison n'est pas la mienne parce qu'elle est imprégnée du passé. Pour me trouver et me définir, au-delà de mes racines, je dois trouver la voie de mes propres besoins, avec tout ce que cela comporte d'abandon de soi, l'autre soi, le vrai.

J'ai claqué la porte. Derrière moi, s'éloigne ma maison, enfin, celle qui deviendra mon véritable chez-moi lorsque je l'aurai métamorphosée. J'aurais pu la vendre et m'enfuir de nouveau, mais non, j'ai envie de m'ancrer au présent et cela signifie maintenant m'approprier ce lieu. Je suis en route vers le bureau d'un ami designer. L'amertume m'ayant rendu hermétique à toute altération de mon univers clos, je n'aurais jamais cru faire appel à lui un jour. Une autre que moi a pris cette décision, je me laisse guider par cet alter ego.

Depuis quelques jours, les travaux ont commencé et je vois petit à petit mon « sweet home » se transformer en une jolie demeure affichant les dernières tendances en matière de décoration. Il m'a présenté des couleurs et des meubles à la mode, j'ai choisi selon l'inspiration du moment. J'étais assise à côté de lui, mais je ne suis pas sûre d'avoir été tout à fait présente. J'ai encore du mal à me projeter dans ce futur chez soi, mais je m'oblige à y faire face. J'avance à tâtons sur le chemin de la guérison. C'est tantôt irréel, tantôt enivrant, certainement tout sauf rassurant, mais je ne puis pas m'arrêter. Je ne veux pas m'arrêter.

C'est terminé. Me voilà assise au milieu du salon paré de meubles et de couleurs dernier cri. Toutes les pièces ont été repensées, déconstruites, reconstruites. Si cela pouvait être aussi simple pour moi. Je souris à l'idée d'être passée au travers de ce chambardement, qui me paraît soudain loufoque, sans aucune nostalgie. Je ris. Je m'esclaffe. Cela a au moins le mérite de m'amuser. Je dois maintenant composer avec ce nouvel environnement qui, ma foi, me plaît bien. Mes yeux se posent sur « Le regard intérieur ». J'ai voulu lui garder une place de choix, là, bien en vue, au milieu de mon espace de vie. Le chiffonnier aussi. Les seuls objets qu'il me reste de ma mère et que je tiens à conserver, peu importe la direction que prendra ma vie maintenant.

Depuis que j'ai envoyé le courriel à la recherche de mon père, j'ai reçu plusieurs messages auxquels je n'ai pas accordé d'importance, ceux-ci ne me paraissant pas sérieux. Quelques roux aux yeux bleus se sont manifestés, mais, apparemment, plus motivés par la curiosité que par les liens de sang. Qui pouvait bien être cet inconnu que ma mère a aimé, je le suppose, puisqu'elle en a gardé une photo. Pourquoi ne m'a-t-elle jamais parlé de lui ? En totale fusion avec elle, jusqu'à ce que j'aie à l'école, l'enfant que j'étais ne s'était pas posé de question sur l'existence d'un père. J'essaie de me rappeler si, dans notre entourage, il y avait un homme pouvant répondre à cette description, en vain. Peut-être que tante Clairette sait des choses, mais je n'ai aucune envie de lui parler.

Cela fait une demi-heure que je regarde mon téléphone, je n'arrive pas à me décider. À l'appeler. Tante Clairette. Depuis ma majorité, je ne l'ai plus jamais revue. J'ai appris qu'elle résidait dans une maison de retraite dans la région, mais je ne sais pas quel est son état de santé. Je ne souhaite qu'une chose, qu'elle ne souffre pas de démence, car je suis persuadée qu'elle connaît tous les secrets de notre famille. La gorge serrée, les mains moites, les tempes battantes, je saisis d'un coup l'appareil.

- Bonjour tante Clairette, c'est Elsa.

- ...
- Tante Clairette, tu es là ?
- Tu as trouvé le pendentif ?

Fin et cinquième partie écrite par : Josiane Klassen

Ma main se crispe un instant sur la poignée de la porte au son du « Entre », sec, dur, qui me ramène à mon enfance quand elle m'ordonnait d'aller jouer ailleurs dès que je m'approchais d'elle. Cela me rassure sur sa santé mentale. J'entre. Elle est assise, tête penchée sur un journal étalé sur une table basse et ronde. Pour la première fois depuis que je la connais, elle ne porte pas les lunettes teintées qui assombrissent ses yeux. Elle ne lève même pas la tête quand je m'assois dans le fauteuil de velours rose saumon qui lui fait face. Elle est encore belle, mince, élégante. Son pantalon et son chemisier de lin bleu ainsi que ses cheveux mi-longs de ce blond doré que les Italiens aiment tant, lui donnent une allure de princesse. Sans me regarder, elle fait glisser le journal vers moi : « C'est ton père », dit-elle. Je la regarde, interdite. Elle reste là, les yeux sur le journal. Mon regard avide suit le sien. D'abord le gros titre : le peintre de renommée internationale William Kelly épouse l'écrivaine française Marie Lemaitre. Puis, la photo : un homme mince, dans la cinquantaine dont la chevelure rebelle accentue son air artiste. À son bras, une petite femme du même âge aux cheveux et aux yeux noirs. Tous deux se regardent l'air heureux. « Il s'est marié finalement. C'est le temps de te dire la vérité », dit tante Clairette de ce ton acerbe qui me fait toujours frissonner. Puis, en détachant chacun de ses mots, elle ajoute : « je suis ta mère ».

Elle relève la tête et je reçois en plein visage la beauté bleue de ses yeux, du même bleu azuré que les miens, des yeux rares que je croyais avoir hérités de mon père. Je cherche mon souffle, je ne le trouve pas. Elle me tend un verre d'eau que je renverse à moitié en le portant à mes lèvres. Je ne sens plus ni mes bras ni mes jambes, je tremble. Elle attend, sans bouger, sans rien faire pour m'aider. Quand mon corps se calme, elle reprend, indifférente à moi :

- J'ai rencontré William lors d'un voyage en Irlande. Nous avons presque le même âge, moi, vingt-quatre ans et lui vingt-six. Il peignait sur la lande. Je voyais bien qu'il avait du talent, même si je ne connaissais rien à l'art abstrait. Mon corps et mon cœur se sont immédiatement enflammés de désir et d'amour en le voyant. Lui, a remarqué la couleur de mes yeux et m'a offert d'en peindre les nuances. Quand je posais pour lui, il me regardait avec tant d'intensité que j'ai cru qu'il m'aimait. Dès lors je le voulais à moi, le lier à moi et le jour où il a terminé sur sa toile, j'ai apporté du champagne. Comme il buvait rarement, il s'est vite enivré. Je riais, je l'embrassais ; il a cédé à mes avances. Nous avons fait l'amour dans son atelier. Le lendemain il ne s'en est pas souvenu. Je n'ai rien dit. Seul peindre mes yeux l'avait intéressé. C'était évident, car depuis lors il est resté amical avec moi, mais rien de plus. Être près de lui était une torture pour moi qui me souvenais de l'intimité partagée. Malgré tout je gardais espoir, j'étais jeune, belle, mais au lieu de l'attirer par les sens, j'ai changé de tactique. Je me suis intéressée à ce qui l'intéressait. Il m'a immédiatement regardée autrement et m'a parlé de sa passion pour la peinture, de ses rêves, de ses espoirs. C'est à ce moment-là que Théa, celle que tu appelles ta mère, est arrivée. Il n'a plus eu

d'yeux que pour elle et elle pour lui. Je suis restée là, témoin de leur bonheur quand ils parlaient passionnément ensemble, se regardaient amoureusement, s'embrassaient.

Les mots s'étranglent dans sa gorge. Elle essuie rageusement une ou deux larmes, barbouillant de mascara noir le contour de ses yeux, leur donnant ainsi une étrange intensité. Puis, elle reprend :

- Une fois les vacances terminées, il est retourné chez lui et nous à notre maison au Canada. Ils se sont écrits. Des tonnes de lettres. Je la voyais courir à la boîte postale et s'enfermer dans sa chambre pour les lire, radieuse. Quand elle m'a dit qu'il lui offrait de l'épouser, elle exultait de joie. Moi, je venais d'apprendre que j'étais enceinte. J'étais bouleversée. Je portais l'enfant d'un homme qui ne voulait pas de moi, mais souhaitait épouser ma sœur. J'ai cru devenir folle, mais au lieu de ça, je me suis mise en colère et je lui ai dit la vérité pour le bébé. Elle a posé des questions. Je lui ai décrit ma nuit avec William en omettant de dire qu'il était ivre, lui laissant croire qu'il était attiré vers moi avant qu'elle ne vienne tout gâcher et j'ai ajouté que si elle n'était pas venue, il serait mien aujourd'hui. Son air incrédule m'a alors mise hors de moi, je lui ai crié que si elle l'épousait, je disparaîtrais pour toujours. Elle a blêmi, s'est tue pendant longtemps, puis quand elle est sortie de son mutisme elle m'a dit : « Tu veux te suicider et emporter l'enfant de William avec toi ? Je ne permettrai jamais ça ! » Je ne l'ai pas détrompée, même si l'idée du suicide ne m'est jamais passée par la tête... Ne me regarde pas comme ça, Elsa !... Et puis après tout, pourquoi Théa s'est-elle seulement souciée de son enfant à lui comme si *lui* seul comptait !

Elle pince ses lèvres, essuie sa bouche avec sa main tremblante, ramène ses cheveux derrière ses oreilles et s'adosse à son siège pendant que le journal tombe par terre en silence.

Je me lève ; mes pas me mènent à la fenêtre. Je ne fais rien pour dissimuler les larmes qui glissent de mes joues à mon cou et forment des taches sombres sur mon foulard de soie bleu ciel.

- Assieds-toi, m'ordonne-t-elle, je n'ai pas fini.

Comme au temps de l'enfance, je fais ce qu'elle me dit, mais je ferme les paupières un bref instant pour effacer ce qu'elle vient de me révéler. Je l'entends à peine reprendre son monologue :

- Je l'aimais, je l'aimais ma sœur Théa. C'est lui qui était la cause de notre malheur. Il me connaissait avant elle ; il l'a choisie et m'a laissé tomber ! Je voulais lui faire mal, à lui, à lui seul... me venger. Peux-tu comprendre ça ? Je ne supportais pas de le voir heureux avec une autre. Je ne voyais que ça : j'étais obsédée par ça !

À mon tour, je pousse vers elle ce qui reste d'eau dans le verre qu'elle m'avait offert. Elle boit jusqu'à la dernière goutte. Son cri de passion a coloré ses joues de rouge. Elle reprend son récit, mais je ressens que c'est maintenant pénible pour elle.

- Elle m'a surprise quand elle m'a dit avoir écrit à William que c'était fini entre eux. Ensuite elle a tout organisé pour que nous allions vivre en Provence. Je suis restée perplexe sur sa décision, mais j'ai accepté. Quand tu es venue au monde, je ne t'ai même pas regardée : je ne te voulais pas. Pour Théa, ton visage lui ramenait son William. Elle pleurait, parfois de joie, parfois de peine en te regardant. Quand nous sommes revenues chez nous, elle a dit à tout le monde que tu étais son bébé. Elle a fait fi de tous les commentaires et regards de désapprobation. William, lui, n'a jamais rien su de sa paternité. C'était ma décision ; j'en étais contente.
- C'est aussi pour toi, Clairette, que Théa a renoncé à son amour. N'as-tu pas vu cela ?
- Tais-toi. Laisse-moi finir ! Quand nous sommes revenues avec toi, un flot de lettres l'attendait ainsi qu'un grand paquet. Théa a rassemblé les lettres et les a rangées sans les ouvrir. Elle a défait le paquet et s'est mise à pleurer. C'était une œuvre qu'il a peinte pour elle : *Le sourire intérieur*. Il y avait juste un mot : « Je ne t'oublierai jamais ».

Un silence, un silence se glisse entre nous. Un silence long et triste qui nous unit étrangement. Nous ne nous regardons pas, mais je sais qu'elle a la gorge serrée. Moi, la douleur traverse tout mon corps en pensant à ma mère, cette mère qui n'est pas ma mère. Je ne puis que regarder Clairette et lui demander d'une voix qui sort de ma bouche avec peine :

- Pourquoi me dire la vérité maintenant ?
- Parce qu'elle me l'a demandé sur son lit de mort afin que tu puisses aller vers ton père.

Je lui ai demandé pardon et elle est morte en serrant son médaillon sur son cœur.

Cette fois, je ne puis retenir mes sanglots. Clairette pleure aussi, mais nous restons loin l'une de l'autre. Elle ne dit rien quand je quitte silencieusement la pièce. Mais avant de sortir, je me retourne. Je la vois ramasser le journal. Je ferme la porte.

J'ouvre la porte de ma maison. Je sais qu'il n'y a personne, que je ne dérangerai personne, car mes fantômes entrent avec moi. Je les connais maintenant. Ils n'obstruent plus mes pas. Mon décor nouveau, moderne, me fait mal. J'ai trop besoin de mon passé maintenant. Heureusement, *Le sourire intérieur* est encore là sur le mur du salon. Au bas à droite sur la toile, sont inscrites deux petites lettres entrelacées : *Wκ*, la signature de mon père. Le témoignage de son amour pour Théa, me dis-je en les contemplant comme un trésor retrouvé.

Je pense aux lettres que Théa recevait de William. Les ai-je jetées par mégarde au cours de la rénovation ? Je monte frénétiquement au grenier. Certains meubles, souvenirs de Théa, sont restés là, immobiles, en attente. J'ouvre les tiroirs, fouille, déplace, replace et soudain sous une pile de tissus défraîchis, des lettres, des lettres lues et des lettres scellées.

Je m'assieds sur le plancher poussiéreux avec les lettres d'amour que je ne me permets pas de lire : les lettres de William à Théa. Cette mère qui n'a peut-être aimé en moi que le reflet de son amour perdu. Comment savoir ? Vais-je aller trouver ce père pour lui remettre ses lettres et lui présenter sa fille, la fille de Clairette qui l'a séparé de son grand amour ?

Entre deux lettres, une image attire mon attention. C'est une photo de moi à l'âge de neuf ans peignant des fleurs aux couleurs vives. Je reconnais cet aspect heureux de moi oublié depuis longtemps. Ça me bouleverse. Qui suis-je ? me dis-je : qui suis-je ? Je ne suis même pas certaine d'avoir été aimée pour moi-même. Et ce « moi-même », qui est-il ? Qui est la véritable Elsa ? Mes parents m'ont enfermée dans leur histoire. Comment puis-je m'appartenir et non pas à cette histoire qui est la leur ? Cette question m'obsède. Je reprends la photo et je me dis : « j'étais présente à moi-même en peignant, je m'en souviens ». Et soudain, une citation de Lao Tseu traverse ma mémoire : « *Le voyage de mille lieues a commencé par un pas* ». Je descends à mon atelier, redresse la toile sur le chevalet, place méthodiquement les couleurs sur ma palette : les jaunes, les rouges, les verts, les bleus, les bruns, le noir et le blanc.

Josiane Klassen, le 28 Juillet 2106

J'aimerais terminer en vous remerciant, chères Danielle, Monique et Gisèle.

C'était pour moi un grand plaisir d'écrire en collaboration avec vous toutes.

Vos idées, votre façon d'écrire, vos images ont stimulé ma créativité

et m'ont inspirée chaque fois que je recevais un texte.

Je me suis beaucoup amusée.

Je remercie Monique de m'avoir parlé de ce groupe d'écrivains.

Je remercie Danielle d'avoir pris soin de nous toutes en organisant les étapes,

les rencontres et en étant notre inspiration.

L'écriture est une bonne fée qui nous a réunies et a demandé le meilleur de nous.

Je souhaite que cette magie continue au cœur même de chacune de nos vies.

Merci à toutes et au plaisir de vous rencontrer à nouveau.

Josiane